

QU'EST-CE QUI RÉSISTE AU CHOC DU TEMPS ?
Exercices de la Fraternité de Communion et Libération
Rimini, 12 avril 2019

Notes de l'introduction de Julián Carrón

Nous ne sommes peut-être jamais arrivés ici aussi conscients de ne pas être capables de faire durer ce qui nous arrive de beau dans la vie. Et nous n'avons sans doute jamais été aussi conscients d'avoir besoin de quelqu'un qui résiste au choc du temps en répondant à notre besoin infini de durabilité.

Demandons donc l'Esprit, le seul qui puisse tenir, et qui réponde à tout le désir de plénitude qui nous constitue.

Discendi, Santo Spirito (chant Viens, Esprit-Saint, ndt)

Je commence par lire le message que nous a envoyé le Saint-Père : « À l'occasion de la session d'Exercices spirituels qui réunit à Rimini les membres de la Fraternité de Communion et Libération, accompagnés cette année par le thème évocateur "Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?", le Souverain Pontife adresse ses cordiales salutations, en formulant le vœu que la mémoire du sacrifice du Christ et Son incarnation dans l'histoire soient l'aide concrète offerte par Dieu le Père pour dépasser toute adversité et la médiocrité du temps présent. Le Pape François invite à scruter les signes des temps et à reconnaître dans les multiples histoires de sainteté l'occasion de construire Sa demeure dans le monde, et il vous envoie de tout cœur, par l'intercession de la Vierge Marie, la bénédiction apostolique implorée, en l'étendant volontiers à tous les participants, à leurs proches et au mouvement tout entier. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

1. Une question qu'on ne peut éliminer

J'ai été très surpris par l'intérêt qu'a suscité la question proposée en titre de ces journées communes : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ». On le voit au nombre de contributions que vous avez envoyées : deux-mille. Je vous suis vraiment reconnaissant pour l'aide que vous m'apportez pour notre chemin commun. C'est ce qui s'est passé déjà avec les étudiants qui, face à la même question, ont fortement réagi. Mais pour nous qui sommes adultes, la question revêt une plus grande portée, parce que nous avons plus de temps et plus d'histoire derrière nous, et donc plus d'éléments de réponse. Pour cette raison, nous avons décidé de placer la même question au cœur des Exercices de la Fraternité, parce que nous avons à effectuer la même vérification.

Pour beaucoup d'entre vous, recevoir la question a été source de surprise et a suscité avant tout de la gratitude : « Je me suis sentie pleine d'une immense gratitude », écrit une personne. Ou une autre : « Permets-moi de te remercier pour cette question, que tu as voulu partager avec chacun de nous. Cela nous a rendu la conscience que chacun de nous est une partie du charisme qui a touché notre vie, qui nous amène à être ici maintenant pour prendre au sérieux ta question ». Et une autre encore : « J'attends les prochains Exercices avec une immense gratitude. Mon cœur, même s'il est souvent las, attend. Qu'attend-il ? De L'entendre à nouveau parler, parce que rien d'autre ne remplit mon cœur de cette manière, rien d'autre n'interpelle ma raison de cette manière, rien d'autre n'exalte mon humanité de cette manière ! Quelle grâce m'a été donnée ! ».

L'intérêt qu'a soulevé la question chez beaucoup d'entre vous est le signe que celle-ci n'a pas été perçue comme quelque chose d'abstrait, mais comme une interrogation existentielle, qui a touché un nerf à vif en nous, rencontrant une question essentielle de la vie, à laquelle on ne peut échapper. L'intérêt témoigné indique combien nous ressentons l'urgence d'avoir quelque chose qui dure. Et c'est d'autant plus surprenant que nous vivons dans une société liquide, et que nous devrions donc

être habitués au fait que rien ne dure. En effet, si l'on regarde la situation et le style de vie qui caractérisent beaucoup d'entre nous, jeunes et adultes, on constate une labilité, une instabilité, un bal continu de perceptions opposées. Nous sommes souvent en proie à un tourbillon d'affects, de sentiments, où tout se construit et se démonte toujours très rapidement, si bien que nous sommes facilement en proie à la déception. Rien ne semble tenir, le temps consume et vide tout ; ce qui est arrivé hier perd son emprise et la fascination qu'il exerce sur nous.

Gaber le disait déjà dans la chanson *Illogica allegria* : « Je sais du monde, et aussi du reste / je sais que tout tombe en ruine ».¹ Vasco Rossi lui fait écho : « Rien ne dure, rien ne dure / Et tu le sais ».²

Mais si rien ne dure, pourquoi ne pas s'en satisfaire, pourquoi tenter, au contraire, d'apprivoiser ou d'anesthésier l'urgence en recourant à des cachets, comme Houellebecq avec le personnage de son dernier roman ? La sérotonine, écrit-il, « est un petit comprimé blanc, ovale, sécable. Il ne crée, ni ne transforme ; il interprète. Ce qui était définitif, il le rend passager ; ce qui était inéluctable, il le rend contingent. Il fournit une nouvelle interprétation de la vie – moins riche, plus artificielle, et empreinte d'une certaine rigidité. Il ne donne aucune forme de bonheur, ni même de réel soulagement, son action est d'un autre ordre : transformant la vie en une succession de formalités, il permet de donner le change. Partant, il aide les hommes à vivre, ou du moins à ne pas mourir – durant un certain temps. La mort, cependant, finit par s'imposer, l'armure moléculaire se fendille, le processus de désagrégation reprend son cours ».³

La question de ces Exercices ne peut être supprimée, elle revient, dans sa dimension absolument inévitable. « Encore que ce drame [de la vie] puisse être qualifié de jeu, et légèrement pris par toute espèce de sceptiques ou d'heureux ignorants – il est le seul. Et l'on n'en peut sortir sans quitter, du même pas, la vie. C'est pourquoi le drame est sérieux ; et notre vie n'est pas une farce, pour la simple raison qu'elle est unique, et qu'on ne peut changer de rôle : on peut seulement refuser de jouer »⁴

2. Prendre au sérieux la question est le premier geste d'amitié

Le premier geste d'amitié envers soi-même et entre nous est de ne pas censurer cette question, de la prendre au sérieux. Le premier geste d'amitié du malade envers soi-même consiste à prendre au sérieux sa maladie. C'est simple. De même, si tu as un ami malade, le premier geste d'amitié à son égard est de l'inviter à prendre soin de lui. Au contraire, se laisser aller manifeste un manque d'affection envers soi-même.

Ainsi, dans la toute première page de son livre *Alla ricerca del volto umano*, don Giussani nous met en garde : « L'obstacle suprême sur notre chemin humain est la "négligence" du moi ». La première étape, alors, d'un chemin humain est le « contraire de cette "négligence" », à savoir un « intérêt pour son propre moi », pour sa propre personne. Un intérêt qui pourrait sembler aller de soi, « mais il n'en est rien » : il suffit d'observer notre comportement habituel pour voir « quels grands espaces vides s'ouvrent dans le tissu quotidien de notre conscience, et quel égarement de mémoire ».⁵

La première condition que rappelle don Giussani est donc cette affection envers soi-même, comme premier geste d'amitié pour nous-mêmes. « Si cette [...] affection pour l'humain – non pas l'affection pour l'humain comme objet esthétique, observé et traité de manière poétique, mais l'affection humaine comme attachement plein d'estime et de compassion, de pitié, envers soi-même, l'affection au sens d'avoir pour soi-même un peu de cet attachement que ta mère avait pour

¹ « L'illogica allegria » [L'illogique allégresse, *ndt*], paroles de A. Luporini, musique de G. Gaber, 1981-1982, © Éditions CURCI.

² « Dannate nuvole » [Maudits nuages, *ndt*], paroles et musique de V. Rossi, 2014, © EMI.

³ M. Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion 2019, p. 346.

⁴ D. de Rougemont, *La définition de la personne*, Revue « Esprit » décembre 1934, p. 373.

⁵ L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 9.

toi particulièrement quand tu étais petit (et même maintenant que tu es grand) – s’il n’y a pas un peu de cela en nous, envers nous-mêmes, c’est comme si manquait le terrain sur lequel construire ».⁶

Par conséquent, « la première condition pour que [...] le mouvement comme événement [...] se réalise [...] est précisément ce sentiment de notre propre humanité : l’“affection pour soi-même” ».⁷ « Voilà le commencement, écrit Etty Hillesum, le tout premier commencement : se prendre au sérieux. [...] Il s’agit d’ailleurs d’un travail que l’on peut accomplir sur ses semblables : les ramener toujours vers eux-mêmes, les accueillir et les retenir dans leur fuite vis-à-vis d’eux-mêmes et les prendre alors par la main pour les raccompagner jusqu’à leurs propres sources. »⁸

Seul celui qui ne censure pas la question, parce qu’il expérimente une affection pour lui-même, est en mesure de la poser aux autres. L’ami authentique est donc celui qui pose la question, comme don Giussani nous l’a posée : « Qu’est-ce qui résiste au choc du temps ? »⁹. C’est une question qui nous force à être nous-mêmes et ne nous laisse pas glisser vers le néant. Beaucoup d’entre vous l’ont écrit. Je lis seulement quelques-unes de vos contributions : « Merci de m’avoir réveillé de ma torpeur en m’envoyant la question : “Qu’est-ce qui résiste au choc du temps ?” ». « J’ai pensé que la question que tu as posée pouvait vraiment se poser à moi, et non être “faite en l’air...”, en pensant comme d’habitude qu’il y aurait bien quelqu’un pour répondre ». « Merci pour ta question, qui me “poursuit” depuis que je l’ai lue, sans me laisser en paix. Merci, vraiment, pour la manière dont tu provoques notre liberté et dont tu nous invites à aller chacun au cœur des circonstances que nous vivons ». « Avant tout, je voudrais te dire que cette provocation a dominé mes journées, en me tenant profondément compagnie quand j’ouvrais les yeux le matin et quand je les fermais le soir ».

Il s’agit d’une question, au fond, inévitable : il suffit que vacille l’expérience que l’on vit avec un ami ou avec la personne que l’on aime pour qu’elle émerge, même si elle peut être formulée avec un accent de scepticisme : mais alors, si même cette amitié ou cet amour s’effondre, qu’est-ce qui résiste vraiment ?

Il existe une chanson de Guccini, *Farewell*, qui décrit ce phénomène. Elle parle d’une histoire d’amour qui se termine. « C’était facile de vivre alors, à toute heure », « il nous semblait avoir trouvé la clé / secrète du monde », « se revoir était comme renaître une nouvelle fois. / Mais chaque histoire c’est la même illusion, sa conclusion / et l’erreur est d’avoir cru spéciale une histoire normale », « le temps nous ronge et nous broie ».¹⁰

C’est une expérience dont témoignent aussi certaines de vos contributions, comme celle-ci : « L’âge m’a apporté plus de dureté, une défense face à ce qui arrive, pour ne pas avoir à souffrir. La vérité est que le temps fait macérer, c’est un juge impitoyable qui fait ressortir ce que l’on n’a pas conservé, et j’ai très peur de découvrir que bien peu de choses ont été sauvées ; alors, j’étends des couches d’oubli, je couvre, je confonds, je renonce aussi à profiter de ce qui est bon, pour que les douleurs inconsolées ne se présentent pas et n’ouvrent pas des abîmes que je ne pourrais plus refermer. Une sorte de langueur domine, je m’assoupis dans les rites et les habitudes, comme le font les vieux, si bien que des parties de ma vie restent soigneusement à l’extérieur. Même mon expérience dans le mouvement, au fil du temps, est devenue une “vieille tante”, à laquelle je suis attachée, elle ressemble tristement à un doudou, un anesthésiant qui, avec le temps, crée une accoutumance et n’a même plus d’effet. Je sais que c’est le point essentiel, que plus je cherche à contrôler, plus je garde pour moi, et moins il y a de salut, de résurrection. Je sais que je dois apprendre à offrir justement ce qui fait le plus mal, ce que je ne peux pas rafistoler et que je parviens tout au plus à cacher, comme on le fait de la poussière sous le tapis ».

C’est à la même conclusion amère que parvient le génie poétique de Baudelaire : « Ma jeunesse ne fut qu’un ténébreux orage, / Traversé çà et là par de brillants soleils ; / Le tonnerre et la pluie ont

⁶ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, BUR, Milan 2008, p. 291.

⁷ *Ibidem*, p. 294.

⁸ E. Hillesum, *Les écrits d’Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943*, « 8 juin 1942 », Seuil 2008, p. 559.

⁹ Cf. J. Carrón, L. Giussani, *Vivant, c’est-à-dire présent*, octobre 2018 <https://francais.clonline.org/cm-files/2018/10/08/jda-2018.pdf>.

¹⁰ « Farewell » [Adieu, *ndt*], paroles et musique F. Guccini, 1993, © EMI-BMG.

fait un tel ravage, / Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils. // Voilà que j'ai touché l'automne des idées, / Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux / Pour rassembler à neuf les terres inondées, / Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux. // Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve / Trouveront dans ce sol lavé comme une grève / Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ? // – Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie, / Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur / Du sang que nous perdons croît et se fortifie ! »¹¹

C'est la peur que, au fond, tout soit anéanti, que tout soit mensonge et apparence, comme le dit Montale : « Peut-être un matin allant dans l'air aride, / comme de verre, me retournant verrai-je s'accomplir le miracle : / le néant dans mon dos, derrière moi / le vide - avec la terreur de l'ivrogne ». ¹²

Guccini, Baudelaire ou Montale ne nous laissent pas revenir à nos affaires tels que nous étions, parce qu'ils nous placent face à l'urgence de la vie : par leur scepticisme ou leur nihilisme, ils nous forcent à prendre encore plus en compte la question. Autrement, nous vivons désespérés. C'est ce que décrit Houellebecq : « Dénué de désirs comme de raisons de vivre [...], je maintenais le désespoir à un niveau acceptable, on peut vivre en étant désespéré, et même la plupart des gens vivent comme ça, de temps en temps quand même ils se demandent s'ils peuvent se laisser aller à une bouffée d'espoir [...] avant d'y répondre par la négative. Cependant ils persistent, et il s'agit là d'un spectacle touchant ». ¹³

Mais l'ami n'est pas seulement celui qui pose la question, c'est aussi celui qui ne recule pas devant sa portée, en fuyant ou en se distrayant ; ce n'est donc pas seulement celui qui pose la question, mais aussi celui qui la prend au sérieux. Nous sommes venus aux Exercices pour cela : pour être aidés à vivre dans la vérité, sans avoir à détourner le regard parce que, apeurés par le néant, tout nous effraie.

« Qui soutient ma lassitude et ma solitude ? », demande l'un d'entre vous, « qui m'accompagne dans un choix difficile ? Comment l'instant que je vis peut-il être sauvé ? Après trente ans d'expériences enrichies par le don de la foi, avec le temps, tous les objectifs partiels que je me suis fixés et que je me fixe (j'en ai même atteint certains) font inexorablement place au fait de me poser cette question. Maintenant, pour moins que cette question, [si je ne prends pas au sérieux cette question], je n'ai plus envie de bouger, ne serait-ce qu'un doigt. Ni en famille, ni au travail, ni avec les amis, et encore moins avec des personnes inconnues ».

3. L'attente

En venant ici, nous voulons nous soutenir réciproquement dans la lutte que chacun de nous a à mener entre le fait de ne plus rien attendre et celui de ne pas pouvoir cesser de prendre au sérieux le désir d'être heureux qui nous constitue, c'est-à-dire le désir d'un bonheur durable, qui ne se dissout pas en l'espace d'une journée ou d'une saison.

Quel drame brûlant et diffus chez ceux qui pensent que la question humaine n'a pas de réponse, tout en ne parvenant pas à l'étouffer. C'est ce que décrit Tolstoï : « L'homme regarde autour de lui, cherchant une réponse à sa question, et ne la trouve pas. Il trouve des doctrines, qui répondent à des questions qu'il ne se pose même pas ; mais il n'y a pas dans le monde qui l'entoure de réponse à sa question. [...] Et l'homme se sent isolé dans le monde en présence des terribles questions qui déchirent son âme ». ¹⁴ Seul.

Parfois, même chez nos amis, nous percevons la peur face à certaines questions : « Malgré tout ce que j'ai vécu, entendu et vu, en ce moment où tu me poses la question, je me distrais pour ne pas désespérer, car le poids de la vie est trop lourd, surtout la peur que les choses ne soient pas

¹¹ C. Baudelaire, « L'ennemi », *Les Fleurs du mal*, in *Œuvres complètes*, Gallimard 1975, p. 16.

¹² E. Montale. « Peut-être un matin allant dans l'air aride... », *Os de Seiche. Ossi di Seppia*. Édition bilingue, Gallimard, 1966. p. 95.

¹³ M Houellebecq, *Sérotonine*, op.cit., p. 236.

¹⁴ L. Tolstoï, *De la vie*, Marpon et Flammarion, Paris 1889, p. 43.

éternelles, qu'elles m'échappent ; le temps passe et rien ne reste. Quand je pose ces questions à mes amis, je me sens comme un martien, quelqu'un qui "se prend la tête sur le sens de la vie et qui a peur de la mort" ; si bien que je me trouve en arrière, je reste en retrait, rien ne semble résister au choc du temps ».

Mais cette question même, qui déchire l'âme, amène Borges à chercher sans trêve ce qui peut y répondre : « Je le chercherai sans fin jusqu'au jour / ultime de mes pas sur terre »¹⁵, en s'engageant de la sorte à rester loyal jusqu'au bout avec lui-même.

Parfois, se poser une telle question peut sembler une folie. Pourtant, l'urgence dont nous parlons est si constitutive que, en dépit du bon sens apparent, l'homme loyal ne peut ultimement pas s'y soustraire. Camus se rebelle donc et affirme en criant la vérité de cette exigence incontournable, à travers la voix de son Caligula : « Mais je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible. [...] Les choses, telles qu'elles sont, ne me semblent pas satisfaisantes. [...] Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde ».¹⁶

La difficulté à trouver une réponse amène à se demander si ce que l'on cherche n'est pas un rêve. Le poète espagnol Antonio Machado a non seulement l'audace de se poser cette question avec sérieux, mais aussi d'indiquer la condition pour pouvoir identifier les signes d'une réponse, s'ils se présentent : un cœur éveillé, qui regarde et qui écoute. Il écrit : « Mon cœur s'est-il donc endormi ? / Ruchers de mes songes, / ne distillez-vous rien ? Est-elle desséchée / la noria de ma pensée, / ses godets vides / tournant, tournant, pleins d'ombre ? // Non, mon cœur ne dort pas. / Il est éveillé, éveillé. / Il ne dort, ni ne songe ; il regarde, / ses yeux clairs grands ouverts, / des signes lointains ; il écoute / sur la rive du grand silence. »¹⁷

Quand elle est prise au sérieux, la vie nous conduit là, sur la rive du grand silence, à savoir le Mystère, face auquel nous ne pouvons que rester les yeux écarquillés, ouverts, limpides, en attendant du Mystère lui-même un signal, en restant à l'écoute d'un signe de sa part. Seul l'homme qui se trouve dans cette attitude d'ouverture originelle peut saisir, quand elle se produit, l'irruption d'une réponse au désir du cœur, et reconnaître les signes de sa manifestation. Se poser la question, la laisser se libérer, nous rend attentifs à intercepter la moindre miette de réponse, où qu'elle soit.

C'est ce qu'exprime bien un poème de Patrizio Barbaro : « L'œil regarde. [...] C'est le seul qui peut apercevoir la beauté [...] la beauté se voit parce qu'elle est vivante et donc réelle. Ou mieux, à qui il peut arriver de la voir. [...] Le problème est d'avoir des yeux et de ne pas savoir voir, ne pas regarder ce qui arrive. [...] Des yeux clos. Des yeux qui ne voient plus. Qui ne sont plus curieux. Qui n'attendent plus que quelque chose arrive. Peut-être parce qu'ils ne croient plus que la beauté existe. Mais sur le désert de nos routes Elle passe, brisant la limite finie, et emplit nos yeux de désir infini ».¹⁸

4. L'imprévu

La beauté passe, survient, sans nous demander la permission, défiant tout scepticisme, tout nihilisme. Si l'on est attentif, on peut l'intercepter. Tout ce qui nous est demandé est donc d'être attentifs pour la surprendre quand elle passe. « Ce n'est pas avec des scrupules, » écrit Camus dans ses *Carnets*, « qu'un homme deviendra grand. La grandeur vient au gré de Dieu, comme un beau jour ».¹⁹

¹⁵ J.L. Borges, « Christ en croix », *Les conjurés*, in *Œuvres complètes II*, Gallimard 1999, p.927.

¹⁶ A. Camus, *Caligula*, Acte I, scène IV, Gallimard 1993, p. 48.

¹⁷ A. Machado, « Mon cœur s'est-il donc endormi ? », LX, in *Solitudes, galeries et autres poèmes (1899-1907)*, dans *Champs de Castille, précédé de Solitudes, galeries et autres poèmes, et suivi des Poésies de la guerre*, Gallimard, Paris 1973, p. 81-82.

¹⁸ P. Barbaro, *Ah uno sguardo* [Ah, un regard, *ndt*]— dédiée à Pasolini, in « Una domanda a cui non so rispondere » [Une question à laquelle je ne sais pas répondre, *ndt*], par F. Pierangeli, *30Giorni*, n°11/2000.

¹⁹ A. Camus, *Carnets III, 1951-1959*, « Décembre 1951 », Folio 2013.

Toute notre vie se joue dans la perception du moment où la beauté passe sous nos yeux. Comment reconnaître que je l'ai perçue ? Je le vois au fait que mes yeux s'ouvrent à l'improviste, en réveillant mon désir.

Mais quelle beauté est la plus nécessaire ? C'est que survienne une préférence, la préférence ultime que nous attendons tous d'expérimenter. En effet, la préférence est la méthode de tout réveil, de toute rédemption, de toute génération de l'humain, du moi.

L'un d'entre nous raconte : « Il y a un an, nous avons embauché un jeune professeur pour enseigner à l'école primaire. Elle vit la même situation de confusion que beaucoup de jeunes, en particulier l'angoisse qui provient du fait de ne jamais être à la hauteur des circonstances. L'autre jour, elle est venue me voir et m'a raconté que, depuis qu'elle est à l'école, elle va plus mal qu'avant, parce que beaucoup de questions et de blessures s'ouvrent en elle. Je lui ai alors dit qu'elle se trouve dans le meilleur moment de sa vie, que les questions et les blessures s'ouvrent devant quelque chose qui, d'une manière ou d'une autre, nous offre déjà une espérance. Elle m'a dit que ce n'était pas vrai, que les blessures sont très douloureuses, et qu'avant, au moins, elle avait une cuirasse, qu'elle avait perdue à l'école. Alors, elle m'a raconté son histoire, pleine de vicissitudes. Ensuite, elle est allée passer une courte période à l'école Newman, où elle a aussi travaillé deux jours. Elle m'a dit : "À Newman, il m'est arrivé quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est. Mais les gens s'en sont aperçus, ils me le disent. Ils me disent que je suis plus joyeuse et plus tranquille. Mes amis et ma famille me le disent. Je vois moi aussi que quelque chose m'est arrivé. Quoi ? Ne me dis pas que c'est Dieu, je ne peux pas l'accepter." Je lui ai dit de ne pas se tracasser pour Dieu, mais d'être loyale jusqu'au bout vis-à-vis de son expérience. Elle m'a demandé : "Pourquoi cela m'est-il arrivé ? Il y a beaucoup de monde qui ne croit pas ici, à qui il n'est rien arrivé. C'est peut-être à cause du besoin que j'ai, de la blessure ouverte que j'ai ?" ».

Voilà, la beauté qui passe dans le désert de nos routes est perçue par ceux qui en ont vraiment besoin, qui ont cette blessure et cette pureté.

Qu'il est facile de reconnaître la beauté – autrement dit l'évidence d'une préférence qui réveille notre moi – quand elle survient ! C'est le fait d'être choisis qui nous rend nous-mêmes. C'est ce que dit un poème de Pedro Salinas : « Quand tu me choisis / – l'amour avait choisi – / je sortis du grand anonymat / de tous, du néant. [Quand le « tu » apparaît, c'est comme s'il nous tirait du néant] [...] / Mais quand tu m'as dit : "Toi" / – à moi, oui, à moi entre tous – / je suis allé plus haut que les étoiles, / ou les coraux. [Tu me mènes aux étoiles] / Et ma joie / s'est mise à rouler, accrochée / à ton être, en ton poul. / Tu me donnais possession / de moi-même, en te donnant à moi. / J'ai vécu. Je vis. Jusqu'à quand ? / [...] Sans toi je serai / un être de plus. »²⁰, tant tu es décisif pour que je devienne moi-même.

Alors, mes amis, la grande question qui se pose à nous est la suivante : existe-t-il quelque chose, quelque chose est-il arrivé dans notre vie qui se distingue de tout ce qui ne dure pas et qui perd son emprise sur nous ? « Ce dont il s'agit dans la vie, écrit Kierkegaard dans son journal, c'est d'avoir une fois vu, éprouvé quelque chose de si grand et de si incomparable que tout le reste est néant à côté, que l'on n'oublie jamais quant tout le reste s'effacerait de la mémoire »²¹.

Il s'agit donc de regarder tout ce qui nous est arrivé pour voir si quelque chose s'est révélé capable de durer, de résister au vide opéré par le temps qui passe. Est-il arrivé quelque chose ou quelqu'un dans notre vie, qui a montré qu'il résiste au choc du temps ? Quelque chose a-t-il été capable d'attirer notre vie de manière stable ? C'est la grande question à laquelle chacun de nous doit se confronter, en regardant son expérience personnelle, s'il ne veut pas voir toute chose s'en aller à vau-l'eau.

Ce « quelque chose » dont nous parlons, Montale le nomme « imprévu » : « Un imprévu / est la seule espérance ». Mais beaucoup nous disent que c'est « une sottise de se le dire »²² et, parfois, nous le pensons aussi.

²⁰ P. Salinas, *La voix qui t'est due*, Éditions La tête à l'envers 1982, p. 115.

²¹ S. Kierkegaard, *Journaux et cahiers de notes, Vol I, Journaux AA - DD*, AA 46 1837, Fayard 2007, p. 41.

²² E. Montale, « Prima del viaggio », v. 22-27, in *Tutte le poesie*, op.cit., p. 390.

Toutefois, nul ne pourra empêcher que quelque chose de nouveau surgisse devant nos yeux – car il y a plus de réalités au ciel et sur la terre que dans chacune de nos philosophies, selon la formule du grand Shakespeare²³ – : quelque chose qui « ne pouvait pas exister et qui est là », disait Giussani en 1968, quelque chose qui « ne pouvait pas exister parce que nous ne l’avons jamais pensé, nous ne pouvions pas y penser [ni même l’imaginer], et [qui] est là ».²⁴

Si nous sommes venus à Rimini c’est parce que, au moins une fois, au moins à un moment donné, cet « imprévu » nous est arrivé et a attiré notre vie au point de nous amener à participer à un moment comme celui-ci. Si nous sommes venus ici, c’est parce que nous sommes encore ouverts à la possibilité de rencontrer ce « tu » qui nous a fait sortir de l’anonymat pour rendre chacun de nous véritablement lui-même, unique. Beaucoup d’entre nous attendent que cette rencontre se renouvelle.

Une fois au moins, à un moment donné au moins, quelque chose nous est arrivé, pour lequel nous ressentons de la nostalgie. L’un d’entre vous le décrit ainsi : « Je pense à la question qui nous a été envoyée : “Qu’est-ce qui résiste au choc du temps ?”. Belle question ! Des situations familiales qui ne changent jamais, et qui semblent même creuser lentement un fossé plus profond pour s’y engouffrer. Des relations et des structures qui semblent consolidées, mais pour lesquelles, au fond, on dirait qu’aucune certitude n’est possible, parce qu’on ne peut pas garantir qu’on ne fera pas mal à quelqu’un au point de se voir refuser le pardon ; ou que, par le cours naturel des choses, même les amitiés les plus profondes blessent et déçoivent tôt ou tard, nous laissant abandonnés. Et il n’y a pas de structure que notre propre violence ou celle des autres ne puisse faire voler en éclats, selon son propre idéal de révolution et de justice. Se fonder sur ses propres énergies humaines ou sur sa propre bonté est même à la limite du ridicule. Sincèrement, je suis parfois tenté de regarder ma vie et de la percevoir comme une immense tombe. Dernièrement, je me sens comme cela pendant des journées entières. Il me semble tout aussi ridicule de me dire : “Magnifique, maintenant, je vais aux Exercices et on me dira ce qui résiste au choc du temps, et alors je pourrai rentrer à la maison et tout sera différent”. Mais alors, pourquoi je viens ? Je viens, je crois, pour la seule chose qu’il me semble pouvoir citer comme constante : un attrait profond et indestructible pour quelque chose qui vit dans le mouvement et dont je ne parviens pas à me détacher. Je viens pour chercher la seule chose pour laquelle j’ai réellement de la nostalgie ».

Demandons donc, mes amis, que chacun de nous soit à nouveau touché, dans quelque situation qu’il se trouve, par le regard du Seigneur, par cette préférence qui l’a fait renaître, pour pouvoir expérimenter combien sa vie est précieuse et qu’il n’est pas condamné à la voir glisser dans le néant.

Demandons donc d’être encore une fois pénétrés par cette préférence ultime que notre être attend : « Tu as du prix à mes yeux »²⁵ ; toi, pas un autre, pas un autre différent de toi ; toi maintenant, tel que tu es, pas quand tu changeras. Maintenant ! Tu n’es pas condamné à glisser dans le néant ! Puisque tu as du prix à Ses yeux.

L’instrument de l’engagement que nous nous demandons ces jours-ci est le silence. Aidons-nous donc les uns les autres en faisant preuve de sérieux, avant tout en respectant le silence. Don Giussani disait : « Nous passons en pratique une journée ensemble, guère plus, pour un moment de plus grande vérité dans notre vie. Nous avons fait beaucoup de sacrifices, beaucoup d’entre vous ont fait de grands sacrifices pour venir ; essayons d’en tirer le plus grand profit possible, essayons d’en tirer la joie d’un moment de familiarité avec le Seigneur plus accompli même que les meilleures journées de notre année. C’est un engagement [...] de notre part, pour assurer un résultat vraiment bon [...]. L’instrument de cet engagement est le silence. [...] Le silence, en effet, n’est pas un vide, [...] c’est une prière, la conscience d’être face à Dieu, [...] c’est une demande ». Par

²³ « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, — qu’il n’en est dans votre philosophie » (cf. W. Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, scène V).

²⁴ J. Carrón, L. Giussani, *Vivant, c’est-à-dire présent*, octobre 2018, op.cit.

²⁵ *Is* 43, 4.

conséquent, « même les livres proposés peuvent s'acheter en silence », ²⁶ en nous soutenant réciproquement. « Nous recommandons le silence avant tout pendant les déplacements ; que le silence absolu soit conservé ensuite pendant qu'on entre dans le salon, où la mémoire sera facilitée par la musique que nous entendrons et les tableaux que nous verrons ; nous nous disposerons à regarder, à écouter, à entendre avec l'esprit et le cœur ce que Dieu nous proposera, d'une manière ou d'une autre ». En effet, « ce que nous faisons ensemble pendant cette journée et demie n'est qu'un aspect du grand geste amoureux par lequel le Seigneur – de quelque manière que tu t'en aperçoives – pousse ta vie [et la mienne] vers cette Destinée qu'il est Lui-même ». ²⁷

Le silence sert donc à bien contempler ces choses (quand on a un ulcère à l'estomac, on ne le résout pas si on l'ignore : on le porte malgré tout avec soi, et le fait de ne pas affronter le problème rend seulement la vie plus pénible, insupportable).

Nous avons la possibilité d'être ensemble, de tout regarder sans peur, comme les publicains qui allaient voir Jésus parce qu'avec Lui, ils pouvaient être eux-mêmes, ils n'avaient pas besoin d'être à la hauteur, ils étaient embrassés tels qu'ils étaient.

Le silence – laissons-le entrer au moins une fois dans l'année jusqu'à la moelle ! –, la prière, le chant, les indications qui nous seront données ne sont pas des directives formelles, mais des suggestions pour que nous vivions tous ce geste avec le sérieux que la vie exige.

On peut vivre en grand, mes amis, mais il faut le vouloir.

²⁶ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018, p. 211-213.

²⁷ L. Giussani, *Dare la vita per l'opera di un Altro*, Exercices Spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 8-10 mai 1992, suppl. a *CL-Litterae Communionis*, juin 1992, p. 5